

Dans le dernier numéro de *La Revue des livres pour enfants* (n°143-144, hiver 1992), Bernadette Bricout, « sur les traces du Petit Poucet », nous a déjà offert un échantillon de son savoir faire. Alliant une grande érudition, une grande rigueur dans la conduite de l'analyse, à une extraordinaire dextérité dans l'exposition, Bernadette Bricout écrit comme une dentellière : à petits points et à grande vitesse. Le mouvement séduit avant de convaincre.

Le livre est gros, on peut l'ouvrir par la fin, à la manière arabe : on lira le poème de la table des matières aux 200 titres : « De bouche à oreille Soleil à la fontaine Aux portes du ciel Quand la bergère s'en va-t-en guerre La fête est finie La part du silence... » Et puis, à la manière d'Aragon : « La Chapelle-Agnon Chassagnol Pacros Pavagnat... » Piquant : « Les Auvergnats ont-ils une âme ? La couleur du diable et le sexe des nègres... » Allusif : « Le Désert des Barbares A la recherche du conte perdu L'abeille et l'architecte Histoires d'eau Un perroquet au-dessus de tout soupçon Pour une poignée de noisettes... » On peut aussi tirer un fil comme celui-ci : « Paroles de femmes Pour un sorcier dix mille sorcières Féminin pluriel Le complot des femmes Une souillarde loin des hommes... »

Faut-il être plus rationnel ? plus précis ? Les titres des quatre parties sont clairs et indiquent très bien les chemins : 1. « La Quête » (c'est la collecte des contes), 2. « Chemins d'écriture » (c'est la transcription, la réécriture, l'utilisation des sources écrites, des scrupules du jardinier - plus que du botaniste - au travail de l'écrivain), 3. « Chemins de lecture » (trois contes sont lus, deux sont très connus : *Cendrillon* et *Le Petit Chaperon rouge*, le troisième ne l'est guère : *La Fille du Roi et le charbonnier*, une histoire de peau de pou), 4. « L'énigme Pourrat » (qui n'est pas sans faire penser à l'énigme Perrault qu'explora Marc Soriano).

Faut-il rappeler que c'est un ouvrage « scientifique » dans lequel, un peu comme Gérard Genette avait étudié le « discours du récit » à partir de l'œuvre de Proust, Bernadette Bricout renouvelle la problématique de l'étude des contes à partir de l'étude minutieuse de l'œuvre de Pourrat ? Et cela, à mes yeux, sur deux points principaux : celui de « l'entrée en écriture » et celui du retour au « motif » comme outil d'analyse privilégié.

Bernadette Bricout relance la question de cette paradoxale entreprise de sauvegarde d'une tradition populaire essentiellement orale, dans de gros et savants catalogues. Pourrat devait-il publier tels

## NOTES DE LECTURE

**Bernadette Bricout :**  
« *Le Savoir et la Saveur.*

**Henri Pourrat et Le Trésor des contes »,**  
*préface de Marc Soriano, Gallimard (Bibliothèque des Idées), 1992, 437 pages, 250 F.*

# NOTES DE LECTURE

quels les 836 textes collectés au long de sa vie ? Accusé de faux et usage de faux par les folkloristes « scientifiques » pourquoi aussi n'a-t-il pas accepté de montrer les 9000 feuillets manuscrits que Bernadette Bricout a eu le privilège d'étudier ? Le grand folkloriste Arnold Van Genep aurait alors peut-être poursuivi la correspondance qu'il a entretenue avec Pourrat de 1911 à 1913. Mais Pourrat voulait ne faire connaître que les réussites les plus hautes, n'hésitait pas à mêler sources écrites et sources orales, voulait faire de la transcription une « récréation », toujours nourrie d'une réelle connaissance ethnographique de la région du Livradois. Et on a l'impression que c'est bien ainsi que fait Bernadette Bricout, non plus pour l'écriture, mais pour ses lectures des contes du *Trésor*. Au procès que l'on fait à Pourrat elle prend le parti de la défense avec les arguments et la manière même de son client.

Mais l'apport le plus important à l'étude des contes est ce retour à l'usage du motif qu'elle préfère à la fonction proppienne et aux analyses macrostructurelles de ses héritiers, lesquelles conviennent surtout aux contes « merveilleux ». Propp, entre parenthèses, n'hésitait pas lui non plus à « réécrire » les contes d'Afanasiev pour les besoins de sa « Morphologie ». Stith Thompson n'a jamais donné du « motif » une définition bien satisfaisante, et Alan Dundes, cité par Bernadette Bricout, n'a pas fourni avec ses « motifèmes » et ses « allomotifs » des outils beaucoup plus précis. C'est au début des « Chemins de lecture » qu'elle donne sa définition du motif : « pour une étude ethno littéraire des motifs ». Nous sommes au cœur de l'ouvrage. Pour elle, chaque conte est « une combinaison de motifs » et chaque motif doit être étudié à travers ses variantes. Dès l'introduction elle s'appuie sur une déclaration d'Elisabeth Gardaz pour affirmer que « seule l'approche ethno littéraire » paraît susceptible de « désembourber les études sur l'oralité d'une interrogation un peu à vide du texte ». C'est le fil de Bernadette pour trouver un chemin dans le labyrinthe des contes.

On peut se demander pourquoi elle privilégie un seul motif (« Je m'attacherai (...) à définir le *motif pertinent* qui pourrait servir de fil conducteur à notre étude », à propos de *Cendrillon*), on peut aussi se dire que cette méthode suppose beaucoup de savoir (en plus de l'habileté à jouer avec les sens) et que par là elle est moins facilement généralisable ou « didactisable » que l'approche macrostructurelle. Mais l'illustration qu'en donne Bernadette Bricout à propos, par exemple, du chemin des aiguilles et de celui des épingles dans *Le Petit Chaperon rouge* fait apparaître un réseau de coïncidences

troublantes qui jamais ne se réduit à un sens particulier. Cependant, derrière ce réseau on entend des paroles de femmes, et tout au bout, Lucie, la mère de Bernadette, et cette famille de sept frères et deux sœurs « grandis ensemble », modèle des neuf conteurs que la spécialiste de littérature orale a choisi de privilégier parmi tous les conteurs et les conteuses de Pourrat. Comme, au bout du livre, on trouve « l'énigme » d'un homme.

Alors ? Savant, ce livre ? « Scientifique » ? Savant et savoureux. Il dit, comme les conteurs africains, qu'un conte sans la voix et les gestes et le public, un conte écrit, c'est un plat sans sauce. Mais ce livre savoureux a aussi la saveur du savoir. Il sauve le savoir des petits et révèle aux savants ce qu'ils ignoraient des petits. Inspirée par son sujet, Bernadette Bricout écrit parfois comme le Leiris de *Glossaire j'y serre mes gloses* ou le Finkielkraut du *Petit dictionnaire illustré*, ou bien elle crée de nouveaux proverbes qui jouent avec les proverbes anciens. En voici un, par exemple, à propos de *La Fille du roi et le charbonnier* : « Tous les chemins mènent à l'homme quel que soit l'âne qui nous conduit ». Ici la lecture est création, récréation, lecture poétique.

Jean Verrier

**L**e beau livre de Colette Misrahi témoigne une fois de plus de la qualité du texte ségurien, dont la vertu inspiratrice ne s'est jamais fait tant sentir qu'aujourd'hui. Colette Misrahi, qui a été membre de l'école freudienne, édite et commente l'ouvrage le plus mal connu de la Comtesse, en même temps le premier de tous et le seul à ne pas s'adresser aux enfants.

Quelle place accorder à ce livre désuet ? Quelle relation construire avec la vie de l'auteur ou avec les romans qui vont suivre ? Plutôt qu'une réponse définitive à ces questions, nous avons ici, sous une forme éclatée, des séquences simplement liées par des analogies subtiles et qui touchent tour à tour au biographique, à trois romans de la Comtesse, et à la question de la médecine.

Pour Colette Misrahi, tout part de l'exil, « créateur lorsqu'il laisse la mémoire intacte et bannit la nostalgie ». Et d'un rapport au malheur, « dont on se souvient davantage s'il y a quelque avantage à en vivre ». Superbe phrase, très juste à mon sens, et que j'aurais aimé voir développer. En tout cas, sont soulignées d'emblée les limites de toute lecture biographique du texte littéraire, puisque l'œuvre retient seulement quelques « grains » des « milliards de secondes qui



Henri Pourrat à l'âge de vingt-deux ans (2 mai 1909). Collection particulière.

**Colette Misrahi :**  
 « *La Mère médecin* »  
 suivi du *texte de la*  
*comtesse de Ségur :*  
 « *La Santé des*  
*enfants* »,  
 Denoël  
 (*L'Espace*  
*analytique*), 1991,  
 158 p., 125 F

# NOTES DE LECTURE

composent une vie ». Nous en avons immédiatement un exemple, avec ce docteur Mazier, évoqué (mais pas nommé) par la Comtesse au début de *La Santé des enfants* comme « un homme de conscience et de talent », et que Colette Misrahi ressuscite un peu pour nous. Car nous ne connaissions pas ce médecin, qui exerça à L'Aigle, qui écrivit les *Premiers soins donnés à un cholérique* (1832) et s'intéressa autant qu'à l'hygiène, aux progrès mécaniques, publiant également un projet de *Faucheuse moissonneuse en Normandie* (1891).

Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre d'une analyste, que de commencer par cette figure, comme pour nous souligner qu'il n'est pas question de s'enfermer dans une théorie. Cette histoire du docteur Mazier, « ce pourrait être un roman de la comtesse de Ségur », dit Colette Misrahi. Mais précisément, ce n'en est pas un. La Comtesse s'intéresse sans doute au progrès, et l'on pense au Fereor de *La Fortune de Gaspard*, mais elle s'intéresse davantage encore aux relations entre individus et à leurs modifications, apportées par ce progrès.

Plus généralement, quels rapprochements faire entre la vie et l'œuvre ? Qu'il y ait un rapport, sans nul doute. Mais au prix de quel travail ! Ainsi suit-on Colette Misrahi lorsqu'elle intitule un de ses chapitres « la santé des mamans », mais peut-être elle-même suit-elle de trop près le témoignage de la fille la plus jeune, Olga de Pitray, qui se pose en préférée avec son frère Gaston et rejette dans l'ombre les autres frères et sœurs. Ce qui permet de voir dans la cécité qui frappera ce Gaston de Ségur un trouble psychopathologique lui permettant de ne pas se laisser atteindre par un désir incestueux : « fils trop proche et désirant, il ne veut pas voir qu'il peut être vu comme tel ».

Elargissons la perspective : c'est la vie, le monde, que Gaston de Ségur ne peut plus, ne veut plus voir. A cet aveuglement répond la clairvoyance de la Comtesse, fort bien vue ici jusque dans la bêtise d'un Gribouille : « Où prends-tu tout ce que tu sais ? » Cette question de M. Delmis au pauvre garçon, Colette Misrahi propose de l'adresser à la Comtesse, laquelle « a sa place dans le cortège qui, de Sophocle à Shakespeare, de Dante à Schnitzler, de Vinci à Jensen et Jules Verne, conduit à la naissance de la psychanalyse en dévoilant à leur insu et en leur donnant forme les avatars du désir humain ». Et ce qui dans Gribouille la fascine sans doute, c'est que sa bêtise lui donne une écoute particulière, lui fait prendre les mots au pied de la lettre, qu'il en joue et qu'en cela il est dépositaire d'un savoir. Aussi les quelques pages sur *La Mort de Gribouille* sont-elles particulièrement éclairantes et montrent-elles que nous sommes devant un très grand roman.

« Où prends-tu tout ce que tu sais ? » cette question se pose devant *La Santé des enfants*, qui n'est pas à proprement parler un ouvrage de médecine. Colette Misrahi montre que la comtesse est l'héritière d'une tradition empirique où « des non-médecins peuvent parler médecine » et qu'elle se situe dans l'entre-deux de la culture populaire et de la culture savante, mais en s'inscrivant dans un mouvement nouveau visant en quelque sorte à l'interdiction de la maladie. Il y a une certaine violence du soin, comme le montre la poupée de Sophie, brisée par l'excès de maternage ; il y a un combat à mener qui permet, momentanément du moins, une (re)prise de possession du corps de l'enfant. Ce que traduit sans doute le titre, *La Mère médecin*, d'où semble se dégager une équivoque sur l'amertume.

Pourtant, et Colette Misrahi l'admet un peut trop à contre cœur, la comtesse de Ségur est pour une médecine douce. Ainsi contre l'incision des gencives à la mode anglaise, pour faciliter la sortie des dents, elle préconise des bains de son, du lait d'amande léger. Et tout au long de l'ouvrage ce ne sont que cataplasmes, huile d'amande ou d'olive, bains de feuille de mauve, lavements de lait ou d'eau de guimauve, sirop de gomme, infusions, soupe de jeunes feuilles d'ortie, et boissons tièdes. Peut-être faut-il d'abord retenir cette tiédeur, étonnante dans une œuvre réputée pour sa violence.

Et si Colette Misrahi est plus portée à y voir sa part, réelle, d'angoisse, il semble qu'elle ne manque pas au texte ségurien, en ce qu'elle aussi, elle pratique ici, non sans empirisme, ce qu'on pourrait appeler une psychanalyse douce, « pas embrouillée par la haute technicité de la médecine d'aujourd'hui ». Elle n'ampute pas le texte, et lorsqu'elle analyse les « bêtises », - dans *Un Bon petit diable*, *Les Malheurs de Sophie*, *La Mort de Gribouille* -, c'est pour dire qu'elles sont, comme la maladie, un langage, plus que pour interpréter définitivement ce langage. En ce sens, son travail sur *La Santé des enfants* semble bien n'être qu'une entrée, et l'on attend la suite de ce questionnement.

Francis Marcoin



in : *Les malheurs de Sophie*,  
ill. Castelli, J.J. Pauvert